Zeitschrift: Générations : aînés
Herausgeber: Société coopérative générations
Band: 27 (1997)
Heft: 9

Artikel: Un soir au Splendid
Autor: Chatelan, Robert
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-827439

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 11.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Un soir au Splendid

Le Splendid se situait juste après Tivoli, sur la gauche, au chemin des Croix-Rouges. Au coin, il y avait une petite brasserie et, derrière, le premier Tabaris. Pour atteindre l'entrée, on passait dans le jardin. A la caisse, on payait son billet d'entrée. A l'époque, au début des années quarante, cela coûtait 1,50 francs pour danser toute la nuit. Avec une thune, on s'amusait toute la soirée...

Avec les copains, on rentrait du service le samedi et, sans même passer à la maison pour se changer, on filait au Splendid. En habits militaires, avec nos gros souliers.

Juste après la caisse, on pénétrait dans une grande salle rectangulaire. Au fond de la salle, il y avait un podium pour l'orchestre et derrière, une scène. Parfois, il y avait des attractions, des magiciens, des jongleurs et des chanteurs. Après la guerre, il y a même eu les premiers combats de catch organisés à Lausanne.

C'est au Splendid que j'ai pu applaudir Fernandel, qui chantait ses succès: «Ignace», «Barnabé» et «Félicie». J'y ai aussi vu Maurice Chevalier, qui triomphait avec «Ma Pomme» et «Prosper»... Et le grand orchestre de Ray Ventura. Je me souviens même y avoir admiré Edith Piaf et les Compagnons de la chanson, qui interprétaient «Les Trois Cloches...»

Sur l'un des côtés de la salle, il y avait le buffet, pour le service et tout autour, des tables pour les clients. On dansait au centre, sur un parquet ciré, impeccablement entretenu. C'était vraiment génial!

* * *

Ce soir-là, au Splendid, c'est l'orchestre de Teddy Stauffer qui faisait danser les couples. C'était un orchestre suisse de 22 musiciens qui jouait de tout, avec une prédilection pour le jazz américain de Benny Goodmann et Glenn Miller. J'aimais bien danser le swing et le fox et puis le tango, naturellement. Il faut dire que pour le tango, ils mettaient les lumières tamisées.

J'avais 21 ans et j'étais venu danser avec une bande de copains. A quelques tables de la nôtre, je me souviens que j'ai été attiré par le regard d'une jeune fille bien mignonne. Cheveux châtains, la taille fine, elle portait une jupe plissée et un chemisier blanc. Elle me plaisait beaucoup. On a dansé toute la nuit, des valses, des tangos et du swing. La musique ne s'arrêtait pas. Elle était bonne danseuse, moi pas trop mauvais. On se plaisait bien, quoi! J'étais beau garçon, à l'époque...

A la fermeture du dancing, je l'ai raccompagnée chez elle, à pied. Elle habitait à Pully... Quand je suis revenu chez moi, à la rue de l'Industrie, il était sept heures du matin.

* * *

Le samedi d'après, nous avions rendez-vous au Splendid. Les suivants aussi. On a commencé à fréquenter, comme on disait dans le temps. Les soirées se passaient à danser, à boire des bouteilles de rouge ou des verres de whisky. Vers minuit, on commandait une assiette froide ou un sandwich et c'était reparti jusqu'à l'aube.

On s'aimait bien, mais on n'avait pas de situation, on n'avait rien, on était à zéro. Je suis reparti au service militaire et puis ma gentille bonne amie s'est mariée avec un autre type, qui avait un bon métier...

On était jeune, on oubliait vite, on se consolait rapidement. J'ai fait la connaissance d'une jeune fille à Thonon, juste après la guerre. Je me suis marié avec cette Française en 1946. C'est dommage au fond, parce que la demoiselle que j'avais connu au Splendid, elle était bien....

* * *

Retour au Splendid. C'était une salle aux décors américanisés. Ce dancing avait été créé dans une ancienne brasserie par Armand et Césy Pasche, qui allaient devenir deux fortes personnalités de la vie nocturne lausannoise. Césy Pasche tenait la caisse. Oh, elle surveillait ses garçons de près. Je me souviens, si un serveur oubliait de tiper quelque chose, cela bardait...

Son mari surveillait la salle. Quand il nous arrivait de fréquenter son dancing en habit et souliers militaires, il nous interdisait l'accès de la piste de danse. Il ne se laissait pas impressionner. Il disait: «Tu restes assis, tu bois ton verre et après, tu rentres à la maison!» De toute manière, quand les femmes nous voyaient chaussés de nos godillots militaires, elles refusaient l'invitation à danser. Elles ne tenaient pas à se laisser écraser les pieds...

Quand il y avait un début de bagarre, il fallait voir Armand Pasche sortir les antagonistes. Il les prenait par le collet et allez hop, un grand coup de pied dans le derrière! «Et tu ne remets plus les pieds chez moi!» Il n'appelait pas les gendarmes. C'est lui qui faisait la police.

* * *

Il se passait toujours quelque chose au Splendid. Je me souviens d'une petite vieille, pendant la Guerre, qui venait chaque soir pour proposer des cacahuètes aux clients du dancing. Je ne sais pas où elle les trouvait. Il fallait la voir... On l'aurait croisée dans la rue, elle nous aurait presque fait peur, parce qu'elle ressemblait à la sorcière dans «Blanche-Neige».

Juste avant la fermeture, il y a un type qui passait entre les tables et qui vendait la «Tribune». En pleine nuit, on avait les dernières nouvelles. En ce temps-là, on payait 10 centimes le journal.

C'était l'époque des célèbres marathons de la danse. D'abord, cela a débuté par les marathons du week-end. Ils commençaient le vendredi soir et se terminaient dans la nuit du dimanche au lundi.

Et puis, Armand Pasche a mis sur pied des marathons qui duraient une semaine. Les danseurs avaient le droit de s'arrêter 10 minutes toutes les deux heures. Parfois, quand un partenaire était trop fatigué, il abandonnait. L'autre pouvait alors choisir un autre cavalier ou une autre cavalière et poursuivre le concours. Nous, on passait des nuit entières à les encourager.

J'avais peu d'argent, mais j'étais malin. La bière coûtait un franc à cette époque. Je disais à un copain: «Je te parie 50 centimes que je peux boire une bière sans que tu t'en aperçoives!» Le gars tenait le pari et il commandait une bière. Je la descendait devant lui, d'un coup. «Je t'ai vu, j'ai gagné!» hurlait le copain. Alors moi, grand seigneur, je lui tendais ses cinquante centimes... Les bières me coûtaient bon marché!

C'était un endroit typiquement lausannois, tout le monde connaissait le Splendid pour y avoir dansé une fois ou l'autre. Et puis, en 1949, les Pasche l'ont fermé, pour se déplacer à Saint-François. Je suis allé deux ou trois fois au Tabaris, mais ce n'était pas la même ambiance.

* * *

Ma sœur et moi, quand on rentrait au petit matin – le Splendid fermait à quatre heures – on ne faisait pas de bruit, pour ne pas réveiller les parents. On enlevait nos souliers, on avançait en catimini. Mon père, qui n'était pas tombé de la dernière pluie, avait disposé la caisse à balayures derrière la porte d'entrée. On ouvrait la porte, tout doucement, on entrait sur la pointe des pieds et tout à coup, patatras! On butait sur les poubelles. Le père criait: «Ah, c'est le moment de rentrer!» Nous, on faisait les innocents: «Il n'est pas, si tard!» Alors, il hurlait: «Comment pas si tard! Il est cinq heures du matin...»

Ce matin-là, nous avions une bonne excuse. Ce devait être en 1943 et en sortant du Splendid, nous distinguions de grandes flammes, du côté de la rue du Grand-Chêne. C'est le Lausanne-Palace qui flambait...

Robert Chatelan

Dessin Urs Zeier

Merci pour vos histoires!

Vous avez été très nombreux à nous envoyer un récit relatant un souvenir de votre vie. Nous avons reçu plus de cinquante textes, parmi lesquels il a fallu opérer une selection.

Merci donc à vous tous et nous prions les auteurs des textes non publiés d'accepter nos excuses.

La rédaction

Dessin Urs Zeier

qui vendait la «Tribune». En pleine nuit, on avait les dernières nouvelles. En ce temps-là, on payait 10 centimes le journal.

C'était l'époque des célèbres marathons de la danse. D'abord, cela a débuté par les marathons du week-end. Ils commençaient le vendredi soir et se terminaient dans la nuit du dimanche au lundi.

Et puis, Armand Pasche a mis sur pied des marathons qui duraient une semaine. Les danseurs avaient le droit de s'arrêter 10 minutes toutes les deux heures. Parfois, quand un partenaire était trop fatigué, il abandonnait. L'autre pouvait alors choisir un autre cavalier ou une autre cavalière et poursuivre le concours. Nous, on passait des nuit entières à les encourager.

J'avais peu d'argent, mais j'étais malin. La bière coûtait un franc à cette époque. Je disais à un copain: «Je te parie 50 centimes que je peux boire une bière sans que tu t'en aperçoives!» Le gars tenait le pari et il commandait une bière. Je la descendait devant lui, d'un coup. «Je t'ai vu, j'ai gagné!» hurlait le copain. Alors moi, grand seigneur, je lui tendais ses cinquante centimes... Les bières me coûtaient bon marché!

C'était un endroit typiquement lausannois, tout le monde connaissait le Splendid pour y avoir dansé une fois ou l'autre. Et puis, en 1949, les Pasche l'ont fermé, pour se déplacer à Saint-François. Je suis allé deux ou trois fois au Tabaris, mais ce n'était pas la même ambiance.

* * *

Ma sœur et moi, quand on rentrait au petit matin – le Splendid fermait à quatre heures – on ne faisait pas de bruit, pour ne pas réveiller les parents. On enlevait nos souliers, on avançait en catimini. Mon père, qui n'était pas tombé de la dernière pluie, avait disposé la caisse à balayures derrière la porte d'entrée. On ouvrait la porte, tout doucement, on entrait sur la pointe des pieds et tout à coup, patatras! On butait sur les poubelles. Le père criait: «Ah, c'est le moment de rentrer!» Nous, on faisait les innocents: «Il n'est pas, si tard!» Alors, il hurlait: «Comment pas si tard! Il est cinq heures du matin...»

Ce matin-là, nous avions une bonne excuse. Ce devait être en 1943 et en sortant du Splendid, nous distinguions de grandes flammes, du côté de la rue du Grand-Chêne. C'est le Lausanne-Palace qui flambait...

Robert Chatelan

Merci pour vos histoires!

Vous avez été très nombreux à nous envoyer un récit relatant un souvenir de votre vie. Nous avons reçu plus de cinquante textes, parmi lesquels il a fallu opérer une selection.

Merci donc à vous tous et nous prions les auteurs des textes non publiés d'accepter nos excuses.

La rédaction